

par l'auteur de *La Cathédrale de la mer*

ILDEFONSO FALCONES

*Esclave de
la liberté*



l'Archipel

DU MÊME AUTEUR

La Cathédrale de la mer, Robert Laffont, 2008 ; Pocket, 2009.

Les Révoltés de Cordoue, Robert Laffont, 2011 ; Pocket, 2012.

La Reine aux pieds nus, Robert Laffont, 2014 ; Pocket, 2019.

ILDEFONSO FALCONES

ESCLAVE DE LA LIBERTÉ

*traduit de l'espagnol
par Alice Seelow*

l'Archipel

Ce livre a été publié sous le titre
Esclava de la libertad
par Grijalbo, label éditorial de Penguin Random House Espagne.

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Contact : info@lisez.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

ISBN 978-2-8098-4898-4

Copyright © Ildefonso Falcones de Sierra, 2022.
Copyright © Penguin Random House Grupo Editorial S.A.U.,
2022.
Copyright © L'Archipel, 2025, pour la traduction française.

À la mémoire de mon cher frère Angel

I

Cuba, plage de Jibacoa, 1856

Une foule dense et miséreuse s'entassait sur le sable. Sanglots et lamentations déferlaient sous les cris et le claquement des fouets des gardes. Il y avait là sept cents jeunes femmes, filles et fillettes d'origine africaine aux peaux couleur noir ébène ou chocolat, la plupart d'entre elles nues, d'autres en guenilles, toutes faméliques, chétives, nombre d'entre elles malades. Elles avaient pleuré depuis que leur calvaire avait commencé, lors d'une des multiples guerres tribales qui sévissaient en Afrique, elles avaient pleuré durant leur longue marche jusqu'à la côte du Bénin, collier de fer au cou, enchaînées aux chevilles et aux poignets. Puis, au bout d'une attente incertaine, emprisonnées dans les entrepôts du littoral, elles s'étaient retrouvées entassées dans la cale d'un clipper après avoir été regroupées en un contingent où furent glissés des dizaines d'enfants. Après trois mois d'un voyage cauchemardesque, elles furent débarquées sur l'île de Cuba.

Plus d'une centaine avaient succombé en route. Les survivantes, témoins de ces morts, impuissantes à porter secours ou à délivrer la moindre parole d'espoir aux agonisantes, attendaient allongées dans leurs excréments qu'un membre de l'équipage ou que le médecin de bord repère les cadavres, les ramasse et les jette aux poissons.

Lorsqu'un marin ouvrait l'écoutille pour descendre dans la cale obscure, la jeune Kaweka, âgée de onze ans, recouvrait pour le cacher le corps de Daye, sa petite sœur. Elle lui avait

promis de s'occuper d'elle. Elle lui avait donné sa parole le jour de leur capture et n'avait cessé de la réconforter, refoulant ses propres larmes chaque fois que la petite réclamait leur mère. L'enfant avait fini par s'effondrer dans ses bras pendant la traversée. Kaweka lui avait alors chanté doucement à l'oreille en la berçant, oubliant les chaînes qui les attachaient. Elle l'avait encouragée en lui parlant d'un paradis qu'elle savait illusoire. Mais la fillette s'était éteinte en quelques jours et avait cessé de répondre, de sangloter et de respirer... Peut-être n'était-elle pas morte, juste immobile, respirant doucement comme d'habitude, d'un souffle imperceptible ? Peut-être dormait-elle, tout simplement ? tentait de se rassurer Kaweka. Daye pouvait se réveiller à tout moment : sa mère et son grand-père le lui avaient affirmé, cela se produisait, parfois, au village, car les dieux étaient fantasques ! Mais maintenant, aucun d'eux n'était là pour guérir sa sœur. Alors elle avait recouvert le petit corps pour le cacher, espérant, attendant le miracle, jusqu'à ce que, deux jours plus tard, des filles plus âgées signalent le cadavre à l'équipage.

— Elle est morte ! lui crièrent les marins, obligés de la lui arracher des bras.

La fillette ne comprenait pas leur langue, mais devinait ce qu'ils disaient. Malgré sa faiblesse, elle se battit pour les empêcher de l'emporter. Que deviendrait son esprit si elle finissait dévorée par un monstre marin ?

C'est alors que, n'ayant plus à feindre l'espoir ni la force d'âme devant sa sœur cadette dont le corps profané venait de lui être enlevé, tandis que les vagues heurtaient la coque du voilier avec férocité, comme pour clamer le malheur de toutes ces sacrifiées, Kaweka s'abandonna à un cri désespéré, qui se prolongea jusqu'à la fin de la traversée.

— Reste tranquille ! Silence !

Les Bossales, selon le nom donné à Cuba aux esclaves capturés en Afrique, après avoir été transportées sur le rivage dans des barges, ne comprenaient pas les ordres que leur criaient depuis la plage une vingtaine d'hommes barbus en sueur, armés de machettes ou de pistolets. Mais elles devinaient ce qu'ils attendaient d'elles. Alors elles s'entassèrent

au centre d'un cercle délimité par les coups de fouet cinglants des marchands d'esclaves, dont certains retenaient leurs chiens prêts à l'attaque.

La plupart espéraient laisser derrière elles la puanteur et les effluves nauséabonds qui s'exhalaient des cales du clipper pour respirer l'air pur et frais d'une nuit de fin d'hiver calme et étoilée, couronnée par une lune qui éclairait, dans une douloureuse splendeur, toute cette ignominie. Mais le collier de fer qu'on leur avait passé les empêchait de profiter de ces quelques instants de paix.

— Lève-toi ! ordonna un négrier à une fillette maigrichonne de l'âge de Daye, qui s'était effondrée sur le sable avant d'être à nouveau entravée.

L'enfant n'en fit rien. L'homme la poussa du bout de sa botte. Elle resta prostrée. Ses yeux, dont le blanc s'était agrandi dans son visage hagard, le suppliaient. L'homme la saisit par les cheveux, la souleva comme une poupée et la lança en l'air. Au moment où elle allait retomber sur le sable, Kaweka la recueillit.

— Silence ! ordonnèrent les négriers devant les cris, les gémissements et le concert de toux incontrôlables.

Les chiens, rodés à l'exercice, grognaient sans aboyer, dans une pénombre où l'on ne distinguait que des ombres sur lesquelles jouait la lune. Les négriers essayaient d'agir en toute discrétion. La traite des Noirs était interdite depuis près de quarante ans, et la marine britannique – garante de cette prohibition dans un traité avec l'Espagne – surveillait les mers et les côtes aux fins d'arrêter les trafiquants qui continuaient de se livrer au commerce des vies humaines. Or, si la Grande-Bretagne avait aboli l'esclavage, ce n'était pas le cas de l'Espagne dans ses colonies d'outre-mer et les esclaves continuaient d'arriver clandestinement sur l'île de Cuba, l'une des dernières possessions de l'ancien empire colonial espagnol, sous la protection de fonctionnaires corrompus et dévoués à l'ambition débridée des producteurs de canne à sucre.

Les jeunes filles que l'on enchaînait à nouveau étaient conscientes de leur sort. C'étaient des Yorubas originaires

de Guinée, et l'esclavage n'était pas étranger à leur culture. Toutes connaissaient les sévices pratiqués sur les esclaves, et la signification des carcans autour de leur cou. Une grande partie de la population de leur continent était constituée d'esclaves, principale source de richesse des privilégiés et des chefs de tribus.

Un coup de fouet claqua.

La première colonne de filles s'ébranla. L'un des contre-mâtres hurla :

— En avant, négresses !

La nuit était douce, pas d'Anglais à l'horizon. Le cortège se dirigeait vers l'intérieur de l'île, où il serait à l'abri. Épuisées, les Yorubas traînaient les pieds. Kaweka suivait la petite fille maigre, qui, dans sa faiblesse, lui rappelait Daye, s'attendant à la voir s'effondrer elle aussi. La sombre image d'une fillette triste et malade hantait sa mémoire : elle avait oublié les rires, la joie, les travaux de la ferme et les jeux qu'elle partageait avec sa sœur. Elle avait chassé de son esprit ces souvenirs heureux qui lui faisaient trop mal.

Aucune des captives ne savait où on les conduisait, mais beaucoup se torturaient l'esprit avec toutes sortes d'hypothèses terrifiantes. Dans leurs villages, les vieillards racontaient que les nègres captifs étaient déportés de l'autre côté d'une mer qu'ils ne voyaient qu'au moment d'être débarqués et conduits aux usines sucrières installées sur la côte.

Derrière Kaweka, la plage, et le clipper ancré là. Ce grand navire à voiles qui venait de se débarrasser de sa honteuse cargaison sur la plage de Jibacoa s'était illustré dans la traite des coolies chinois avant de se distinguer dans le trafic transatlantique d'esclaves noirs. Il naviguait sous pavillon américain, comme plus de quatre-vingt-dix pour cent des navires de contrebande d'êtres humains dans le monde. N'ayant signé aucune convention avec les Anglais, les Américains ne risquaient pas de se faire arrêter, ni leur flotte d'être inspectée. Ainsi purent-ils se rendre maîtres d'un négoce dont la destination principale était Cuba et les États-Unis, ainsi que d'autres pays comme le Brésil ou Porto Rico, qui tous, bien qu'opposés au commerce des

êtres humains, continuaient d'accepter l'esclavage. La traite négrière se pratiquait à bord de ces grands voiliers légers et maniables, longs et étroits, dotés d'une proue effilée, d'une rapidité sans pareille, capables de déjouer et de dépasser n'importe quel autre bateau. Cette vélocité avait cependant un coût : leur capacité de chargement était inférieure à celle des navires classiques – un manque à gagner que certains marchands compensaient en entassant des cargaisons de jeunes filles dans les cales.

Dès que la côte fut hors de vue, alors que les femmes défilaient nues de la tête aux pieds sur les chemins qui les menaient vers la juridiction de Matanzas, les marchands d'esclaves laissèrent retomber la tension. Les chiens se mirent à aboyer. Les hommes se laissèrent aller à discuter bruyamment, de femmes, de jeux et d'alcool. Ils riaient, s'insultaient, se lançaient des défis et relevaient des paris. Cela sans se soucier du sort des créatures qui cheminaient avec eux, invisibles, inexistantes à leurs yeux, sauf lorsque l'une d'entre elles tombait, ralentissant le mouvement.

La petite fille vacilla, ses genoux fléchirent et elle s'effondra devant Kaweka. La file s'arrêta, et l'un des hommes s'avança vers la petite en jurant et en brandissant sa machette. Kaweka cria et s'interposa.

L'homme, stupéfait, se mit à grogner et la menaça de son arme, la sommant de s'éloigner. Elle refusa. (Le souvenir lui revint alors de son exode avec sa sœur vers la côte béninoise : un bandit du même acabit, coupe-coupe en main, avait décapité un captif sous leurs yeux, dont la tête était tombée à leurs pieds.) Kaweka s'accroupit et protégea de ses bras le corps de la fillette. Elle redoutait que l'homme n'en fasse autant à sa protégée. Cette pratique, les jeunes esclaves l'avaient souvent observée en Afrique. C'était la méthode appliquée par les marchands d'esclaves pour éliminer de manière expéditive les agonisants ou ceux qui ne réagissaient plus au châtement, sans même prendre la peine de détacher leur collier de fer.

« Courage, continue », murmura-t-elle à l'oreille de la gamine en la secouant doucement, comme elle l'avait

chuchoté à Daye tandis qu'elle fixait, incrédule, la tête détachée du tronc de l'agonisant : « Ne regarde pas ! »

Le négrier tenta de la repousser avec la lame de sa machette.

— Pousse-toi de là.

Kaweka résista. L'homme se pencha et lui flanqua une gifle retentissante. Kaweka fut projetée sur le côté. Sa chaîne la retint de rouler au loin.

— Sale négresse !

L'homme allait lui donner un coup de pied, lorsqu'un cri l'arrêta :

— T'avise pas de faire ça ! Tu veux défigurer cette fille ? T'es prêt à en payer le prix ?

L'homme à la machette bafouilla et cracha sur Kaweka.

— Lève-toi, lui ordonna le nouveau venu.

Quand elle fut debout, l'homme lui fit signe, ainsi qu'à la jeune femme qui précédait la fillette, de porter l'enfant.

Ils n'avaient pas tranché la tête de la fillette. Ils ne fouetterent pas non plus les jeunes filles pour les faire avancer. Elles valaient en effet beaucoup d'argent, peut-être pas autant qu'un esclave fort et en bonne santé, mais assez pour ne pas endommager une marchandise de plus en plus recherchée par les sacarocrates – les aristocrates du sucre ainsi nommés dans l'île. En effet, les critères de tous ceux qui avaient bâti leur fortune sur l'exploitation impitoyable des hommes et des femmes avaient changé : jusqu'à récemment, les fabriques de sucre étaient peuplées en grande majorité d'hommes soumis à un régime carcéral et à un travail frénétique ; personne ne s'intéressait aux femmes ni aux enfants qu'elles pouvaient porter, et encore moins aux conflits que le désir sexuel provoquait chez les esclaves. Jusqu'alors, il était beaucoup plus coûteux de faire naître un futur petit esclave, que d'en acheter un qui soit déjà fonctionnel. L'interdiction de la traite négrière, l'abolition de l'esclavage dans la plupart des pays occidentaux, ajoutées aux perquisitions des Anglais, avaient fortement augmenté le prix des Bossales capturés en Afrique. La traite triangulaire étant devenue problématique, les marchands d'esclaves

approvisionnaient les Caraïbes en jeunes femmes africaines destinées à donner naissance à de futurs esclaves, et ainsi à renouveler le « stock » des propriétaires terriens. Ainsi les très jeunes filles comme Kaweka, ou même cette enfant impubère, si faible fût-elle, avaient une certaine valeur.

L'aube réveilla les jeunes filles entassées dans le patio en terre battue d'un *ingenio** perdu au fin fond de la campagne de Matanzas, où les négriers les avaient cachées. Cette cour et les baraquements en bois qui l'entouraient tout en la clôturant s'étendaient d'une façon démesurée dans cette exploitation sucrière dont les installations et le matériel étaient sous-dimensionnés et obsolètes. Dans ce vaste espace, les jeunes esclaves, certaines assises à même le sol, d'autres couchées, quelques-unes debout, étaient blotties, pressées les unes contre les autres, toutes gardant un contact physique avec leurs compagnes dont elles cherchaient le réconfort.

En réalité, cette plantation de canne à sucre, avec son moulin à traction animale et ses équipements vétustes, n'était rien d'autre que la façade d'un centre de trafic d'esclaves. Sur la porte en bois donnant accès à cette prison, on pouvait lire l'inscription « San Nicolas ».

— Emmenez-les boire !

Le cri venait de l'homme qui, la veille, avait protégé Kaweka des coups de pied de son acolyte. Il était nonchalamment adossé au mur d'un des bâtiments, son fouet enroulé à sa ceinture. Aussitôt, plusieurs petits Créoles** de sept ou huit ans, esclaves eux aussi, se précipitèrent vers les filles blotties les unes contre les autres.

* Ce mot désigne, à Cuba, l'ensemble du domaine agricole, l'installation sucrière où se trouvent les champs de canne, le moulin à sucre, les baraquements ou bâtiments à esclaves, les bureaux, ainsi que la maison des maîtres. Il correspond en français au terme générique de plantation. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

** Les *criollitos* sont les enfants d'esclaves africains nés sur le sol cubain. Un esclave est dit *criollo* (créole), lorsqu'il est né dans la colonie, à la différence des Bossales amenés d'Afrique.

— Venez, les encouragèrent-ils en leur prenant la main pour les entraîner avec eux.

Celles qui se trouvaient dans les premiers rangs hésitèrent et résistèrent jusqu'à ce que l'un des jeunes garçons leur désigne un autre enfant qui, debout devant un puits, les appelle en souriant, et verse par terre le contenu du seau qu'il venait de hisser. Le bruit de l'eau suffit à réveiller en elles la soif qu'elles n'avaient pas étanchée depuis la dernière ration reçue dans la cale du clipper.

— En rang ! hurla le négrier dès qu'il vit les jeunes filles se mettre en mouvement.

— En rang ! leur répétèrent les petits Créoles en les replaçant en file.

Elles obéirent. Comme elles le feraient plus tard, lorsque, après avoir bu dans les gamelles prévues à cet effet, elles seraient alignées dans la cour par rangées de cinquante ; quatorze files de pauvres créatures décharnées, sales, en haillons, pour la plupart entièrement nues.

— Tu les trouves comment, Florencio ? demanda un négrier qui venait de rejoindre l'autre, toujours adossé au mur.

— Pas trop mal, répondit-il en tchipant^{*}. J'ai vu des Bossales en pire état qui s'en sont sorties. Dans quelques semaines, trois au plus, bien soignées et bien nourries, on aura un beau cheptel. À cet âge, la nature réagit vite. Qu'on les emmène au ruisseau, en rangs, pour qu'elles se lavent ! J'imagine la saleté et la vermine qu'elles doivent trimbaler. Ensuite, qu'on les habille ! Par ce temps, une tunique fera l'affaire. Ajoutez une couverture pour qu'elles n'attrapent pas la crève la nuit, elles ne seraient plus bonnes à rien. Les nègres souffrent plus que nous du froid et de l'humidité. Pour le reste, leurs nouveaux maîtres s'en chargeront. Allez, ouste ! Et si un seul d'entre vous touche à l'une de ces négresses, je le castre !

* Mode d'expression typiquement africain ou antillais, le tchip est l'émission d'un bruit de succion émis avec la langue en serrant les dents, qui exprime indignation et dédain.

Les Créoles et quelques négriers accompagnèrent une rangée de filles vers le ruisseau qui coulait à la périphérie de la plantation. Elles croisèrent celles qui revenaient, nues et ruisselantes. Au bord de l'eau, celles qui portaient encore des haillons les enlevèrent. Kaweka vit la lubricité dans les yeux des cerbères qui les regardaient, tandis que les enfants créoles riaient bêtement et, comme les autres, prenaient le sable de la berge dans leurs mains pour se débarrasser de leur crasse. Kaweka frotta la petite fille, puis elles entrèrent dans le ruisseau.

L'espace de quelques secondes, elle ferma les yeux, et la fraîcheur de l'eau la transporta dans son pays natal.

La peau noire d'une cinquantaine de jeunes filles malingres, pour la plupart déjà pubères, les seins naissants, d'autres déjà formés, se mit à briller sous le soleil des Caraïbes. L'eau miroitait sur leur chair. Le regard des hommes allait sans relâche de l'une à l'autre ; ils les pointaient du doigt comme pour se les approprier. Aucun ne les toucha, mais l'un d'eux baissa son pantalon pour se masturber pendant qu'un autre l'encourageait en applaudissant. Elles connaissaient la nature masculine, et la sexualité des hommes et des animaux. La seule chose qui les étonna fut la couleur blanche du sexe de l'homme.

Les injonctions des négriers rappelèrent les filles à la réalité, et lorsqu'elles revinrent, propres, à la plantation, elles reçurent une tunique de toile grossière et rêche avant d'être reconduites dans la cour autour de laquelle se trouvaient les baraques des esclaves et la cuisine. Plusieurs hommes en sortirent une grande marmite remplie de *funche*, une pâte épaisse à base de farine de maïs et de plantain, ainsi que des plateaux de morue salée qu'ils déposèrent à grand fracas sur une table dressée au centre de la cour.

Les petits Créoles tendirent des gamelles cabossées aux jeunes esclaves, leur indiquant d'aller vers la table chercher leur ration. Tandis que la file avançait, le chef des négriers, Florencio Ribas, les arrêta l'une après l'autre devant le médecin du centre, un vieillard à la barbe hirsute et en habits blancs défraîchis, qui en dressait l'inventaire :

— Celle-ci est saine, celle-là aussi, celle-là, ça va, celle-là non, elle a un ulcère à la jambe.

Alors que ses compagnes avançaient dans la cour éclairée par un soleil implacable, cherchant une place où se réfugier avec leur nourriture, la jeune malade fut aussitôt sortie de la file et conduite dans l'une des baraques où l'accueillit une vieille esclave.

— La suivante ! appelait le Dr Vasquez d'un geste las, sans se retourner vers les jeunes femmes qui attendaient, la plupart enfonçant leurs doigts avec avidité dans les écuelles pour fourrer la nourriture dans leur bouche.

Kaweka poussa la fillette qui serrait sa gamelle entre ses mains, au bord de l'épuisement. Le docteur, de même que Florencio Ribas, froncèrent les sourcils :

— Géophagie ? interrogea l'un des négriers qui les accompagnait.

Vasquez ne répondit rien avant d'avoir fini l'examen du corps décharné de la petite fille, qui avait aussi la langue tachetée, le blanc des yeux livide et des tuméfactions.

— Elles souffrent toutes de nostalgie, du mal du pays, répondit-il enfin. Qui n'en souffre pas ? ajouta-t-il pensif, se demandant si la fillette qui se tenait devant lui, épuisée et accablée de chagrin, devait faire l'objet d'un traitement particulier.

Il hésita. La nostalgie et la géophagie, la « maladie de ceux qui mangent de la terre », comme on l'appelle à Cuba, étaient fréquentes chez les Bossales, mais il était impossible de les conduire toutes à l'infirmerie ; les moyens étaient insuffisants et le personnel rare, limité à la vieille infirmière et à quelques aides. De plus, cela entraînait une augmentation des dépenses en raison des soins spéciaux requis par ces malades : viande, vin, liqueur, sucre... Vasquez ressentait la pression que faisait peser sur lui le chef des négriers. Il jeta un coup d'œil dans la cour. Les filles étaient trop nombreuses pour pouvoir être toutes auscultées. Il faudrait aussi plus de places à l'infirmerie. Il observa à nouveau les tuméfactions du corps de la petite esclave et déclara :

— Saine.

Florencio Ribas inspira bruyamment quand le claquement des fouets résonna. Plusieurs esclaves cessèrent de manger et levèrent la tête, montrant le premier signe d'intérêt depuis leur arrivée. De l'une des baraques, précédés par les chasseurs d'esclaves fugitifs, plusieurs hommes commencèrent à sortir, pieds et poings liés par des chaînes, et se dirigèrent vers la table d'où ils dégagèrent les filles qui se tenaient devant.

Florencio Ribas porta la main au pistolet qui pendait à sa ceinture et leva les yeux vers le toit des baraques : quatre de ses sbires y étaient postés, fusil en main. Plus d'une cinquantaine d'hommes, certains torse nu, le dos zébré de cicatrices, traversaient l'espace entre les bâtiments et la table, les yeux rivés sur les sept cents filles réparties dans la cour.

— Ne les regardez pas, je ne veux pas vous entendre moufter ! hurla l'un des négriers qui surveillait les hommes, prêt à surprendre le moindre geste ou une parole lubrique de leur part.

Contrairement à ce qui s'était passé avec les filles, le coup de fouet dont il accompagna son ordre s'abattit cette fois sur la jambe de l'un d'entre eux, y faisant couler un filet de sang. Les esclaves obéirent, ce qui n'empêcha pas leurs geôliers de continuer à les fouetter.

— Vous commencez à avoir trop de nègres marrons*, commenta le Dr Vasquez au chef des négriers.

— Oui, reconnu ce dernier, j'avais l'intention de les remettre aux autorités, mais l'arrivée des nouvelles recrues m'en a empêché, je ne pouvais pas risquer de me retrouver à court d'hommes.

— « Les remettre aux autorités » ? releva ironiquement le médecin.

En effet, le montant de la récompense en échange de la restitution de ces esclaves fugitifs à leurs propriétaires légitimes était infime, comparé aux profits que Ribas était susceptible de réaliser en se gardant de le faire. Le docteur savait que les

* Marrons : appellation des esclaves fugitifs.

marrons étaient vendus aux possesseurs de toute plantation dont un esclave mourait, et les morts étaient nombreux. Dès qu'un nègre succombait, le propriétaire l'enterrait sans l'inscrire dans ses livres, avec la complicité du prêtre de service ; les papiers de l'esclave mort serviraient pour le marron qu'il achèterait à Ribas, ou à l'une des nombreuses patrouilles de *rancheadores*, ces chasseurs d'esclaves fugitifs payés à la prise, dont le nom signifie « rabatteurs de bétail ». Tant que Ribas ne les aurait pas vendus, il les louerait pour la période de la récolte de la canne à sucre. Cet usage était plus courant dans les villes, mais il se pratiquait aussi dans les campagnes, de sorte que de nombreuses plantations louaient des esclaves pour toute la période de la récolte.

Il en irait de même pour les nouvelles recrues qui ne seraient pas achetées après leur rétablissement. Vasquez en avait déjà soigné plusieurs à San Nicolas. Quoi qu'il en soit, ces nouvelles esclaves ne pourraient être achetées que si elles étaient en bonne forme physique. Il s'agissait donc de les nourrir pour qu'elles reprennent poids et vigueur, de soigner les malades et les blessées, et de les vacciner toutes contre la variole, contrainte à laquelle on ne pouvait échapper, car tout acheteur, si peu expérimenté fût-il, pouvait vérifier la marque indélébile que le vaccin laissait sur le bras. « Lorsqu'un esclave meurt, c'est un capital qui périt », disaient les propriétaires d'haciendas, se souvint Vasquez. Et une fortune s'accumulait ici, conclut-il pour lui-même en regardant autour de lui les centaines de gamines blotties dans la cour de la pseudo-fabrique sucrière de San Nicolas, tandis qu'il faisait signe à Kaweka et à la petite fille d'aller les rejoindre.

Ces esclaves seraient bientôt mises sur le marché « l'âme au bord des lèvres et les os dans le sac », autrement dit prêtes à rendre leur dernier soupir.

Près d'une semaine s'était écoulée depuis l'arrivée des esclaves, et Kaweka connaissait désormais le nom de la fillette, Awala. Elle l'avait bercée dans ses bras lorsque, trois jours plus tôt, elle était sortie de son état de choc et pleurait

les larmes que trop de douleur et d'épuisement avait retenues. Leurs histoires se ressemblaient. Une attaque soudaine s'était produite. Des cris, des coups de feu, des fuites. Puis la capture. Awala ne savait rien, pas plus que Kaweka, de ce qui était arrivé à sa famille. Sa mère recroquevillée par terre, enveloppant de son corps et de ses bras, telle une chrysalide, son plus jeune frère pour le protéger, était la dernière vision qu'elle avait eue d'elle. Ensuite ce fut le chaos, la confusion et les morts. Enfin, l'ignorance et la douleur de l'absence.

Les jeunes captives attendaient leur repas lorsque trois hommes à cheval, dont deux armés de fusils, et un esclave à pied, firent irruption dans la cour de la plantation.

Plusieurs hommes blancs étaient déjà venus les regarder, formulant des commentaires, demandant qu'on leur en montre certaines pour les inspecter en détail. Aucune n'avait encore été achetée. Le bruit s'était répandu parmi les filles que leurs ravisseurs avaient l'intention de les nourrir convenablement avant de les vendre, afin d'en tirer le meilleur prix. Elles connaissaient toutes leur destin : travailler dans les plantations ou servir dans les maisons des riches, comme en Afrique. Certaines étaient résignées, d'autres parlaient de s'enfuir. Mais où iraient-elles ? Kaweka tendait l'oreille à leurs conversations. C'étaient de pauvres gamines arrachées à leurs villages, désormais captives au pays des Blancs, par-delà les mers, surveillées par des hommes violents et menaçants. Résignées ou rebelles, elles étaient toutes conscientes de la noirceur de leur avenir, et mêlaient leurs pleurs. Le soir, quand le silence régnait, leurs rêves étaient terrifiants, et leurs tremblements, leurs hurlements de désespoir montaient dans la nuit.

Kaweka avait été, il n'y avait pas si longtemps, une enfant heureuse et aimée. Son grand-père était le chaman du village et tous le respectaient, tout comme sa mère. Elle et ses frères et sœurs travaillaient, jouaient et riaient comme la plupart des enfants du village ; encore aujourd'hui, si elle fermait les yeux et fouillait dans sa mémoire, elle pouvait ressentir les caresses de sa mère et les baisers de ses jeunes

frères et sœurs. Tout cela avait soudain disparu, elle n'était plus qu'un maillon anonyme de cette cohorte de jeunes filles, paniquées et désespérées.

Ce jour-là, lorsque les cavaliers étaient entrés dans la cour, Kaweka s'était aperçue qu'il ne s'agissait pas de simples visiteurs venus les examiner. Elle le comprit car certains négriers se découvraient la tête en signe de respect, tandis que d'autres s'approchaient des nouveaux venus avec solennité, et qu'un dernier avait couru avertir Florencio Ribas, qui profitait d'une sieste à la fraîche.

— Patron, cria l'homme en passant frileusement la tête sur le seuil de la baraque où dormait son maître, vous avez un visiteur !

— Pourquoi tu me déranges ? Qu'il attende !

L'homme ne bougea pas.

— Qui est-ce ? demanda Ribas, interloqué par l'insistance de son domestique. Bon, j'arrive !

Ribas sortit en marmonnant, puis se tut d'un coup : don Juan José de Santadoma, marquis de Santadoma, l'attendait sur un superbe cheval alezan dont la robe fauve brillait au soleil. L'aristocrate portait des bottes de cuir et de longs éperons, une culotte de cheval, une chemise blanche sans fioritures et un chapeau à larges bords. Ses hommes le suivaient.

De loin, Kaweka perçut la peur que Florencio Ribas exsudait en s'approchant du nouvel arrivant, auquel il s'adressa après s'être éclairci la gorge.

— Bonjour, monsieur le marquis, quel bon vent vous amène en ces lieux ?

— Rien de bon, Ribas, rétorqua don Juan José d'un ton sec.

Kaweka ne comprenait pas la conversation, mais elle vit Florencio Ribas baisser la tête.

Le marquis, l'une des plus grandes fortunes de l'île, ne le quittait pas des yeux. Les Santadoma possédaient plusieurs plantations sucrières, ainsi que des mines de cuivre et de multiples intérêts dans d'autres entreprises. L'aristocrate en imposait. Sa présence rayonnait et véhiculait la noblesse, la puissance et l'élégance.

l'Archipel

Découvrez notre catalogue sur
www.editionsarchipel.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



@editions_archipel

Achévé de numériser
par Atlant'Communication